

**Jean-Paul Willaime**

Directeur d'études émérite à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes  
jean-paul.willaime@ephe.sorbonne.fr

## **La condition pastorale aujourd'hui: continuité et évolutions d'un métier vocationnel**

Les organisateurs de ce Colloque m'ont confié, et je les en remercie, la lourde tâche de conclure ces deux journées où nous avons entendu une douzaine de communications aussi diverses que denses. J'ai choisi, pour cet exposé conclusif, de développer quelques aspects de mon analyse de la condition pastorale tout en intégrant divers éléments apportés par les orateurs de ce colloque.

La tentative de synthèse et les quelques hypothèses que je propose reposent sur des éléments d'analyse sociologique de la condition pastorale. Cet angle de vue, je tiens à le préciser, ne signifie pas considérer comme secondaires les dimensions théologiques, ecclésiales et vocationnelles de la condition pastorale. Il signifie simplement que ces dimensions essentielles sont mises en perspective d'un certain point de vue, sociologique en l'occurrence. Intervenant en conclusion, j'ai le privilège de pouvoir intégrer dans mon propos les apports des exposés à dominante historique et théologique qui ont été présentés. Occasion pour moi de saluer d'emblée deux atouts, parmi quelques autres, de ce colloque : son caractère pluridisciplinaire d'une part, le fait qu'il traite aussi bien des pasteurs réformés et luthériens que des pasteurs évangéliques et pentecôtistes, d'autre part. De fait, la façon protestante de vivre le christianisme individuellement et collectivement est indissociable de cette nouvelle figure de clerc qu'est le pasteur protestant. Si, théologiquement, le pasteur ne fait pas partie de l'esse de l'Eglise, mais de son *bene esse* (André Birmelé), sociologiquement, je dirais que le pasteur est au cœur du dispositif ecclésial protestant et même, plus largement de l'identité protestante dans la variété de ses expressions et de ses conceptions ecclésiologiques (luthérienne et réformée, anabaptiste, baptiste, méthodiste, évangélique, pentecôtiste...). La figure du pasteur est un élément central de l'identité protestante, un marqueur du protestantisme. Cela l'est d'autant plus que, socialement, l'on a tendance à identifier un groupe religieux à travers le corps de professionnels qui lui

correspond (les popes pour les Eglises orthodoxes, les prêtres et curés pour l'Église catholique, les pasteurs pour les Eglises protestantes). Le mot même de « pasteur » pour désigner les ministres du culte protestant s'est d'ailleurs fortement imposé *ad intra* et *ad extra*. Et ce, malgré le fait que, dans certains milieux évangéliques et pentecôtistes, on préfère d'autres titres comme « serviteur », « évangéliste », « frère à l'œuvre » voire « permanent » (comme le rappelle Christophe Paya dans sa communication). Le pasteur, indique Jérôme Cottin dans sa présentation, est un « professionnel de la communication à la fois interpersonnelle, interhumaine et institutionnelle », il est un « interprète » des Écritures et, plus généralement du sens. Le professeur de théologie pratique de Strasbourg souligne qu'il s'agit d'un homme ou une femme qui vit très concrètement diverses difficultés, contradictions et défis mais aussi divers moments de joies et de fortes intensités humaines.

Un métier qui se féminise aussi, une évolution que Jérôme Cottin perçoit à juste titre comme « la plus spectaculaire, la mieux acceptée, la plus moderne et la plus médiatique du ministère pastoral ». Mais une évolution qui, malgré la prise en compte qu'en a faite Evert Veldhuizen à partir des thématiques abordées dans les *Cahiers de l'APF* et les *Lettres de l'APF*, aurait méritée d'être décrite et analysée de façon plus directe. Or, en 2015, on dénombrait 33 % de femmes parmi les pasteurs de l'ÉPUdF et 39 % parmi les pasteurs de l'UEPAL, ce qui signifie que le corps pastoral luthéro-réformé (723 personnes, soit 460 pour l'ÉPUdF et 263 pour l'UEPAL) compte actuellement 258 femmes<sup>1</sup>, soit une proportion de 36 %. A ces chiffres luthéro-réformés, il faudrait ajouter le nombre de femmes exerçant le ministère pastoral dans les quelques Eglises évangéliques qui ont ouvert le pastorat aux femmes. Une justification possible de la non prise en compte de la dimension du genre dans l'étude du corps pastoral pourrait être que, désormais, il n'y aurait plus de différences entre les femmes et les hommes dans l'exercice du ministère (comme le soulignent les féministes qui, dans divers domaines, minimisent fortement la différence sexuelle, voire dénie toute différence). Outre que cela reste à prouver, d'autres soulignent au contraire quelques spécificités féminines dans l'exercice du ministère (ce qui correspond à des orientations féministes différentialistes). Un débat complexe et sensible. D'un point de vue historique, il est en tout cas

---

<sup>1</sup> Pour l'ÉPUdF, les chiffres m'ont été communiqués, et je l'en remercie, par le pasteur Denis Crouzet, secrétaire général. Pour l'UEPAL, je me suis référé au tableau « état du corps pastoral UEPAL 2015 » établi par le pasteur Gustave Koch. Pour les Eglises luthéro-réformées d'Alsace-Moselle, la tendance va dans le sens d'une augmentation sensible de la proportion des femmes dans le corps pastoral : parmi les pasteurs de moins de 41 ans, elle est en effet de 73 %.

clair que si, les premières femmes-pasteurs avaient tendance à effacer le plus possible leur féminité, les jeunes générations de femmes-pasteurs l'assument sans complexe. On observe aussi aujourd'hui une production théologique plus importante émanant d'auteurs pasteurs et/ou théologiennes, ce qui n'est cependant pas une absolue nouveauté si l'on se souvient des noms de Suzanne de Dietrich (1891-1981) et de France Quéré (1936-1995). Pour ma part, mais je n'en reprends pas ici l'exposé, j'ai montré que l'apport des femmes au pastorat s'inscrivait dans une sécularisation encore plus poussée du rôle du clerc<sup>2</sup>, le pastorat protestant représentant déjà en lui-même une certaine sécularisation du rôle de clerc, notamment sa démagification et sa décléricalisation. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas des cas qui contredisent cette tendance, notamment dans certaines Eglises pentecôtistes (comme en Amérique latine avec des dirigeants pentecôtistes qui, nous a expliqué Jean-Pierre Bastian, activent des fonctions de thaumaturge et d'exorciste, et pratiquent « un ministère de la vision ou de la prophétie »).

### *1) Un métier vocationnel fondé sur la fonction de prédicateur*

Pour rendre compte de la condition pastorale, on a fort heureusement dépassé l'opposition entre le métier et la vocation en parlant, comme je l'ai fait moi-même, de « métier vocationnel ». Soit une condition qui entremêle une dimension subjective : l'expérience proprement spirituelle de la présence de Dieu et le fait de ressentir un appel et une dimension objective : le fait que cette vocation débouche sur l'acquisition de savoirs et de compétences, un engagement professionnel et une reconnaissance par une communauté de foi. Tout en considérant le pasteur comme un type particulier de « clerc », « clerc » étant ici entendu comme « professionnel du religieux », j'ai toujours tenu à intégrer dans mon approche sociologique l'auto-compréhension protestante de ce rôle, notamment en proposant la figure du « prédicateur-docteur » comme typique du modèle protestant du clerc, en tout cas dans sa version luthéro-réformée. Je souscris totalement au propos de Marianne Carbonnier-Burkard déclarant, au début de ce colloque, que « le changement religieux du XVI<sup>ème</sup> siècle – la réforme de Luther – a changé la représentation de l'Eglise et du rapport des fidèles à Dieu et construit un nouveau modèle de clerc, et peut-on dire un nouveau métier : le métier de pasteur ». Tout en s'inscrivant dans le

---

<sup>2</sup> Voir Jean-Paul Willaime, « L'accès des femmes au pastorat et la sécularisation du rôle du clerc dans le protestantisme », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 1996, 94, avril-juin 1996, p. 29-45. Voir aussi la présentation que j'en avais faite lors d'une session de l'APF telle qu'elle est évoquée par Evert Veldhuizen dans sa communication.

sacerdoce universel des croyants, c'est le ministère de la prédication qui, nous a rappelé Marianne Carbonnier-Burkard, est au cœur de l'activité du pasteur. Même si cette activité n'occupe pas la plus grande partie de son temps loin s'en faut, le pasteur est d'abord quelqu'un qui prêche à partir du texte biblique. Un homme ou une femme de la parole donc qui se veut au service d'une Parole qui vient d'ailleurs et interpelle. C'est là la marque du pasteur peut-on dire. Ce prédicateur peut évoluer, comme le remarque Evert Veldhuizen dans son introduction, du « docteur-prédicateur au berger-prédicateur », il peut même devenir, comme le note Jean-Pierre Bastian dans son évocation des pentecôtismes latino-américains, un « dirigeant-prophète » ou un « dirigeant d'entreprise », la dimension de prédicateur, dans une grande variété de styles, reste néanmoins présente. André Encrevé nous a bien montré, à travers le portrait et la trajectoire d'un pasteur libéral du XIX<sup>ème</sup> siècle: Athanase Coquerel, combien la réputation dont il a joui, « même parmi les évangéliques » souligne-t-il, reposait sur « son talent de prédicateur ». Et ce, alors même que ses prédications n'avaient rien d'original sur le fonds. Son succès en tant que prédicateur, précise André Encrevé, venait surtout d'une éloquence qu'il qualifie de « classique ». Cela me remémore une enquête sur la réception de la prédication où l'on avait constaté qu'interrogés à la sortie du culte, des fidèles pouvaient dire du pasteur : « il a bien prêché » sans être capable de préciser sur quel texte ou thème ! Il faut cependant nuancer le caractère central de la fonction de prédicateur en prêtant attention à ce que nous a dit Christophe Paya du pasteur évangélique. A savoir que le ministère pastoral, dans la conception évangélique, met en oeuvre deux orientations : non seulement celle, classique, centrée sur le ministère de la Parole et donc de la prédication, mais aussi celle du « pasteur-leader qui communique à l'Eglise une direction, une vision, un élan », soit un pôle « leader/animateur/manager ». Cette dimension, particulièrement présente dans le monde des pentecôtismes (cf. la présentation de Jean-Pierre Bastian), n'est pas pour autant absente du pastorat luthéro-réformé même si, dans ce cas, le « management » de la communauté/paroisse est largement assumé en co-responsabilité avec les « laïcs » membres du conseil presbytéral (d'ailleurs souvent présidé par un « laïc »). A ces deux pôles de « prédicateur-docteur » et « leader-animateur-manager », il faudrait d'ailleurs en ajouter un troisième : « animateur-écoutant-thérapeute » présent fort différemment selon les Eglises selon la conception qu'elles se font de l'accompagnement pastoral des fidèles, une conception incluant ou non une dimension de « guérison » ou, comme l'on dit en langage pentecôtiste, de « délivrance » (cas extrême du « prédicateur-exorciste »). Si donc la fonction de prédicateur est centrale dans le pastorat, elle se décline, dans la diversité des protestantismes, de différentes manières :

« prédicateur-docteur », « prédicateur-manager », « prédicateur-écoutant », « prédicateur-thérapeute », « prédicateur-prophète », « prédicateur-officiant »<sup>3</sup>... Quoiqu'il en soit de la mise en œuvre de ces différentes figures de prédicateur, le pasteur est en relations constantes avec d'autres personnes : les fidèles, lesquels, de diverses façons, reconnaissent la légitimité de leur pasteur et, éventuellement, peuvent la remettre en cause.

2) *Le permanent d'une institution symbolique qui travaille avec des militants bénévoles et dont on attend une adhésion convictionnelle*

J'ai caractérisé cette condition professionnelle en disant que le pasteur était « le permanent d'une institution symbolique à caractère militant » qui travaille en relation constante avec des militants bénévoles (les fidèles qui, à des degrés divers et avec une intensité variable, défendent la même cause, celle de l'espérance chrétienne)<sup>4</sup>. Je veux dire par là que le pasteur s'occupe de la promotion et de la gestion de biens immatériels, ce que Max Weber appelle des « biens de salut », et qu'il le fait avec de nombreux bénévoles qui sont attachés à la promotion des mêmes biens. Comme le cadre permanent d'un parti politique, le permanent d'un groupe religieux a fait un choix professionnel qui implique non seulement le respect de conditions de travail et des quelques obligations qui y sont liés, mais aussi une adhésion convictionnelle au message dont le groupe est porteur, en l'occurrence, pour les pasteurs, la foi chrétienne et la vie ecclésiale telles qu'elles sont assumées dans l'une ou l'autre communauté de foi. En reconnaissant que le lien qui unissait un pasteur à son Eglise ne relevait pas d'un contrat de travail, la jurisprudence reconnaît d'ailleurs la spécificité de cette condition professionnelle qui exige une adhésion convictionnelle: ainsi une Eglise ne sera-t-elle pas accusée de licenciement abusif si elle met fin aux services d'un pasteur qui aurait déclaré ne plus croire en Dieu. Gilles Vidal, dans sa communication sur la formation des futurs pasteurs à la faculté de théologie protestante de Montauban puis de Montpellier, note que l'on attendait des futurs pasteurs qu'ils soient « pieux et instruits » ou, léger mais significatif glissement de formulation « instruits aussi bien que pieux et dévoués ». Selon les Eglises protestantes, le contrôle de la piété personnelle du futur pasteur à travers la façon dont elle se manifeste : la

---

3 Sur la prédication considérée d'un point de vue sociologique, voir « Sociologie de la prédication », *Foi et Vie*, Volume LXXXV, n°2-3, avril 1986 (avec des contributions de Louis Quéré, Roger Mehl, Gilbert Vincent, Isabelle Grellier, Alain Zwilling, Roland Campiche, Jean-Paul Willaime....).

4 Jean-Paul Willaime, *Profession : pasteur. Sociologie de la condition du clerc à la fin du XXème siècle*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 43ss.

prière, la lecture de la Bible, la fréquentation régulière du culte, est plus ou moins indirect. Par contre, on cherche à vérifier son engagement convictionnel.

L'engagement professionnel dans le pastorat se distingue de la plupart des autres professions par l'importance de cette adhésion convictionnelle ou idéologique. Pour dire les choses clairement, si on n'y croit plus, on perd son emploi. Et il faut donner des gages de son croire pour s'y engager : c'est pourquoi la reconnaissance par les Eglises de l'engagement de quelqu'un comme ministre implique, sous des formes diverses, l'expression d'une adhésion convictionnelle. Ainsi, dans l'article 22, §3 de la Constitution de l'ÉPUdF intitulé « Admission des ministres », on lit parmi les conditions à remplir :

«3° adhérer soit à la Confession d'Augsbourg et aux livres symboliques luthériens, soit à la Déclaration de foi de 1938 de l'Église réformée de France, étant précisé que l'adhésion est formulée par un exposé dans lequel le candidat fait connaître comment il s'approprie les vérités chrétiennes contenues dans les livres symboliques luthériens ou la Déclaration de foi ».

Cette dimension d'engagement convictionnel est importante et peut être délicate. Elle tente d'articuler la foi personnelle du (de la) candidat(e) et la foi de l'Église et de la tradition dans laquelle elle s'inscrit. Ainsi, après les débats entre « orthodoxes » et libéraux sur la déclaration de foi de 1938, la discussion porta sur « la formule d'adhésion » à la déclaration de foi prévue dans la liturgie de consécration des pasteurs, formule d'adhésion où se jouait l'articulation de la foi personnelle du pasteur avec celle de l'Église. Il vaut la peine de citer la version définitive de la formule qui fut finalement adoptée :

« Avant de recevoir les engagements par lesquels vous allez affirmer votre consécration au service de Dieu et de Jésus-Christ, l'Église vous invite à donner publiquement votre adhésion à sa déclaration de foi. Celle-ci vous rappelle, en même temps que les principes permanents de la Réforme, les faits et vérités sur lesquels est fondée l'Église de Dieu. Vous lui donnerez votre adhésion joyeusement, comme une libre et personnelle affirmation de votre foi. Sans vous attacher à la lettre de ses formules, vous proclamerez le message de salut qu'elles expriment : ainsi sera maintenue la prédication fidèle de l'Évangile de Jésus-Christ, selon le témoignage apostolique et conformément à la tradition de foi et de vie chrétienne que nous avons reçue de nos pères »<sup>5</sup>.

---

5 Voir Jean-Paul Willaime, « La formule d'adhésion, la déclaration de foi et le problème ecclésiologique du protestantisme : un point de vue sociologique », in *Vers l'unité pour quel témoignage ? La restauration de l'unité réformée (1933-1938)*, Textes du Colloque d'histoire et de sociologie du protestantisme tenu à Montpellier du 4 au 6 septembre 1977 réunis par Jean Baubérot, Paris, Les Bergers et les Mages, 1982, p. 303-304.

Chaque ligne mériterait un commentaire. Contentons-nous de remarquer qu'en disant « Sans vous attachez à la lettre de ses formules... », c'était, pour certains, faire la part trop belle aux sensibilités libérales. Alors que, pour d'autres, parler des « faits et vérités sur lesquels est fondée l'Église de Dieu », était déjà faire la part trop belle aux sensibilités « orthodoxes », lesquelles insistaient sur « les grands faits chrétiens », le noyau dur des croyances chrétiennes, et la nécessité d'une adhésion explicite du pasteur à ces « grands faits ».

Cette adhésion convictionnelle est complétée, dans le §4 de cet article 22 de la Constitution de l'ÉPUdf par une adhésion disciplinaire :

« 4° s'engager à se soumettre à la Constitution et aux statuts de l'Église protestante unie de France et à se conformer aux décisions de ses synodes ».

Le militant professionnel qu'est le pasteur doit donc aussi se soumettre à un certain ordre ecclésiastique et en respecter les règles. Aussi importante soit la dimension vocationnelle dans la conscience intime du pasteur, elle doit s'inscrire dans une Église et être reconnue par elle. Autrement dit, le pasteur n'est pas un travailleur indépendant, il est un cadre qui doit être loyal par rapport à l'institution qui l'emploie ou, dans un schéma congrégationnaliste, par rapport à la communauté qui le reconnaît. Le pasteur est un ministre du culte *protestant* qui s'inscrit d'une façon ou d'une autre, dans la filiation des réformes du XVIème siècle. Au sens où le protestantisme désigne, comme le dit très bien Alister E McGrath, « une famille de mouvements religieux qui partage certaines sources historiques et certaines ressources théologiques<sup>6</sup> », autrement dit des mouvements religieux qui se réfèrent de façon plus ou moins directe à l'impulsion des réformes du XVIème siècle et qui font leur quelques-unes de leurs affirmations principales comme le *Sola Scriptura*, le *Sola Gratia* ou le *Soli Deo Gloria*.

### 3) *Un rôle spécifique qui s'inscrit dans une division du travail religieux*

Alors qu'en protestantisme, l'on insiste sur le sacerdoce universel des croyants et que certains courants minimisent fortement les spécificités du ministère pastoral, le point de vue sociologique insiste au contraire sur l'importance, dans les diverses expressions religieuses que le monde connaît,

---

<sup>6</sup> Alister McGrath, *Christianity's Dangerous Idea. The Protestant Revolution – A History from the Sixteenth Century to the Twenty-First*, New York : HarperOne, 2007, p. 63.

de la division du travail religieux et sur le caractère universel de cette division. « Au départ même de toute histoire des religions, écrit Max Weber, nous trouvons un fait d'expérience important : la qualification religieuse inégale des hommes »<sup>7</sup>. Autrement dit, on n'échappe pas au fait que, dans le domaine religieux comme dans d'autres domaines, il y a des personnes qui apparaissent plus qualifiées que d'autres et qui sont reconnues comme telles. Du chamane sibérien et au moine bouddhiste jusqu'aux rôles institutionnalisés des rabbins, imams, prêtres et pasteurs dans les religions monothéistes, l'histoire des religions est remplie de toute sorte de figures d'«hommes» ou de « femmes de Dieu » (ou « des dieux », « des esprits ») qui sont reconnus pour leur capacité à entrer en relation avec des « entités invisibles » et à aider des personnes moins qualifiées dans cette relation. Ces différentes figures sont des pédagogues ou des techniciens de la mise en relation avec le divin par l'entremise de rites, de textes, de chants, de danses, de rassemblements. Bien sûr les pasteurs protestants n'ont pas grand-chose à voir avec le chamane sibérien ! Ce que je veux simplement souligner c'est que la division du travail religieux, c'est-à-dire, sous des formes extrêmement diverses, des rapports sociaux entre des personnes qualifiées et d'autres qui le sont moins, est un phénomène quasiment universel en histoire des religions. Autrement dit, en langage chrétien, une distinction et une division du travail entre clercs et laïcs, même si l'on revendique le sacerdoce universel et l'abolition de toute distinction entre des « clercs » comme professionnels du religieux et des laïcs considérés comme étant moins compétents en la matière. Toute la question est dès lors de savoir comment se légitime et se met en œuvre cette division du travail. En particulier comment se manifeste cette qualification de « clercs » et en quoi elle consiste, comment elle est reconnue et quelle autorité on lui donne. Qu'on le veuille ou non, le pasteur a un statut particulier et joue un rôle particulier dans la vie ecclésiale et ce, ne serait-ce que parce qu'il est occupé à plein-temps alors que les fidèles le ne sont qu'à temps partiel et de façon bénévole. Ce qui, en général, le distingue le plus des autres fidèles (les laïcs), c'est qu'il a suivi une formation théologique et met en œuvre quelques compétences (comme prédicateur par exemple). La formation théologique du pasteur peut inclure une ou plusieurs années d'études à l'étranger, en particulier en Suisse ou en Allemagne, et les pasteurs, comme l'a montré Pierre-Yves Kirschleger pour le XIXe siècle, ont pu être « des passeurs entre le protestantisme européen et le protestantisme français ». La question de la dimension

---

<sup>7</sup> Max Weber, *Sociologie des religions*, Textes réunis et traduits par Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 1996, p. 358.



internationale, ou plus spécifiquement européenne, de la formation et des profils de pasteurs mérite en effet d'être examinée et suivie au cours des siècles.

Beaucoup d'Églises, en particulier les Églises luthéro-réformées, exigent que leurs pasteurs aient un master en théologie, ce qui représente cinq années d'études post-baccalauréat. D'autres Églises, en particulier des Églises évangéliques, se contentent d'une formation plus courte de trois ans dans un Institut biblique. Avant l'acquisition de savoirs, certaines Églises, comme les ADD, privilégient tout d'abord une formation sur le terrain à travers des stages, cette phase d'apprentissage pratique étant de plus en plus suivie par une formation théologique. Dans les Églises pentecôtistes, la condition préalable est d'avoir fait l'expérience de la conversion et d'avoir déjà manifesté ses capacités à édifier un auditoire. Selon les Églises et leurs sensibilités théologiques, la qualification spécifique du pasteur qui l'inscrira dans une division du travail religieux sera d'abord d'ordre spirituel ou bien d'abord de l'ordre du savoir et des compétences, les deux cas limites étant d'une part le pasteur reconnu comme leader charismatique mais sans formation et savoir théologique, d'autre part, le pasteur féru de théologie mais sans aucun charisme ! La façon dont se construit la légitimité d'un pasteur est donc intéressante à analyser à partir de la formation exigée et des procédures d'admission. Après avoir acquis une formation en lien avec une Église et avoir exercé quelques années leur ministère dans cette Église, certains pasteurs choisissent de poursuivre leur ministère dans une autre Église. J'évoque seulement pour mémoire le cas des pasteurs étant passés d'une Église réformée à une Église luthérienne (ou inversement), passages qui se sont effectués bien avant la formation en 2013 de l'EPUDF et qui avaient été facilités par la reconnaissance de la pleine communion ecclésiale entre luthériens et réformés proclamée par la Concorde de Leuenberg (1973). Je pense plutôt aux passages d'une Église luthéro-réformée à une Église évangélique ou, inversement, d'une Église évangélique à une Église luthéro-réformée. IL faudrait comptabiliser ces mouvements qui se font dans les deux sens comme existent ou ont existé des mouvements d'une Église évangélique à une Église pentecôtiste. Ainsi nous ont expliqué Jean-Yves Carlier et Fabio Morin, parmi les premières générations de pasteurs des *Assemblées de Dieu* (ADD) on compte des pasteurs venant des Églises baptistes et luthéro-réformées. Jean-Yves Carlier et Fabio Morin insistent sur le fait que ces premiers pasteurs des ADD ont incarné, pour les ADD en voie de formation, une véritable « magistrature » spirituelle et morale. Cette participation de

pasteurs baptistes et luthéro-réformées aux débuts des ADD, a contribué à ancrer les ADD dans la mouvance protestante (oserait-on dire, hypothèse à vérifier, qu'elle a contribué à « protestantiser » le pentecôtisme des ADD en l'empêchant de suivre une pente les ex-protestantisant ?)<sup>8</sup>. Les pasteurs peuvent donc poursuivre leur ministère en choisissant une autre Eglise convenant mieux à leur spiritualité et à leur théologie. Ils peuvent aussi, comme le montre Patrick Cabanel, quitter le ministère pastoral et choisir un autre métier, vocationnel ou non d'ailleurs. Ce choix n'est pas l'apanage des Eglises luthéro-réformées, il y a aussi des abandons de ministère dans les Eglises évangéliques. Selon l'enquête qualitative menée par Lucie Bardiau-Huys auprès de 165 pasteurs évangéliques, enquête citée par Christophe Paya, « 85 avaient déjà envisagé de quitter le ministère »<sup>9</sup>. Le phénomène a tellement préoccupé qu'un *Réseau de soutien au ministère* (RESAM) a été créé en 2003, d'abord dans le cadre de l'Alliance évangélique française puis comme commission du CNEF. Le fort engagement convictionnel et militant que requièrent les Eglises évangéliques ne risque-t-il pas d'engendrer un surrégime difficile à tenir dans la durée (et pouvant aller jusqu'au *burn out*) ? Je suis en tout cas frappé d'une évolution : alors que, dans les *Sixties*, la cinquième génération d'ex-pasteurs évoquée par Patrick Cabanel, les abandons de ministère concernaient surtout les Eglises réformées et luthériennes, aujourd'hui il semble que ce soient les Eglises évangéliques les plus concernées. Evolution très significative à mon sens de la situation du religieux en ultramodernité : dans la situation d'incertitudes et de bouleversement des identités qu'entraîne ce régime de modernité, il ne s'agit pas de vouloir rejoindre cette société en manque de sens et d'espérance mais de rétablir la confiance et l'espérance dans une société du vide. Porter le sens dans un tel contexte peut dès lors devenir lourd, trop lourd pour certains, surtout s'il y a une obligation de résultats en termes de conversions et d'implantations de nouvelles Eglises. Un régime plus souple du croire, un régime traversé de questionnements, peut paraître moins difficile à assumer qu'un régime de certitudes dans un temps de fortes incertitudes. Là encore, ce n'est qu'une hypothèse....En tout cas, si la légitimité du rôle pastoral se construit et se reconnaît dans le cadre d'une communauté de foi, de ses exigences et des règles qui lui sont propres, elle dépend aussi de la façon dont les professionnels du religieux sont perçus dans la société englobante.

---

8 Selon certains, le pentecôtisme constituerait une quatrième grande confession chrétienne à côté du catholicisme, de l'orthodoxie et du protestantisme.

9 Cette enquête a été menée dans le cadre d'une thèse de doctorat soutenue en 2012 à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine.

#### 4) *Un rôle spécifique plus ou moins connu et reconnu dans la société globale*

Partant du constat général que « la reconnaissance sociale d'un métier se manifeste par sa rémunération et par son importance symbolique », Philippe Gaudin souligne le déclin du poids symbolique de la fonction pastorale mais il pointe aussi vers une reconnaissance nouvelle du métier pastoral dans la société contemporaine (et plaide pour une revalorisation de la rémunération des pasteurs). Il est clair que l'exercice du ministère pastoral se déploie dans une société et dans une époque et que cette fonction peut être différemment perçue. Elle peut avoir du prestige ou bien être socialement dépréciée. Le professionnel du religieux qu'est le pasteur va aussi dépendre de la façon dont l'opinion publique perçoit majoritairement le religieux, de façon favorable ou non. Durant les trente glorieuses de l'après-guerre (1945-1975), le fort optimisme séculier et « progressiste » qui régnait, a entraîné une disqualification du religieux, certains croyant, y compris des sociologues, que plus la société allait continuer à se moderniser, plus les pratiques religieuses allaient décliner. L'on a même pronostiqué la fin du religieux. Etre engagé dans une profession, le métier de pasteur, dans une société globale qui vous perçoit comme le permanent d'une institution en voie de déliquescence, n'est pas très agréable et peut être dur à porter. Cela peut inciter certains à se reconverter, si l'on ose dire, dans une autre profession, ce qu'ont fait une proportion non négligeable de prêtres et de pasteurs dans l'année 1972, année où il y a eu le plus de prêtres et de pasteurs qui, en France, ont abandonné leur ministère. Il y a des contextes où quitter le pastorat, au-delà des choix individuels fait par tel ou tel, devient un fait social, une tendance liée au contexte de l'époque. C'est ce que montre Patrick Cabanel dans son étude de cinq générations d'ex-pasteurs : il y a, dit-il, un certain lien entre les mutations majeures de la société et l'émergence d'une vague de départs du pastorat. Il va même jusqu'à conclure : « Révolution, République laïque, Séparation, Sixties. On pourrait presque comprendre le surgissement d'un groupe d'ex-pasteurs comme un marqueur de phénomènes travaillant l'ensemble du corps social ». L'indicateur : vague de départs de pasteurs comme thermomètre d'un certain état de la société, voilà une hypothèse très intéressante même s'il ne faut pas pour autant oublier tous ceux qui poursuivent leur ministère dans ce contexte déstabilisant.

Dans les années 1960, on a vu aussi de jeunes candidats pasteurs, des proposant, refusant le rite de l'ordination-consécration, au prétexte que cela « sacerdotaliserait » la fonction pastorale. Il fallait se fondre dans la société séculière et s'y assumer comme laïc théologien n'appartenant à aucun « corps ecclésiastique ». On manifesta le souci de faire disparaître les signes distinctifs de reconnaissance du pasteur : à cette fin certains abandonnèrent la robe pastorale, un habit qui, pourtant, réfère plus à la fonction enseignante qu'à une quelconque fonction sacerdotale. Le contexte et l'ambiance générale sont bien différents aujourd'hui et les clercs ont moins à subir (encore que...), cette disqualification séculière de l'engagement religieux.

Quoiqu'il en soit, la reconnaissance sociale du pasteur dépend aussi du caractère majoritaire ou minoritaire du groupe religieux auquel il appartient. Cela peut avoir des aspects négatifs au sens où l'on perçoit le pasteur au filtre du modèle de clerc du groupe majoritaire : le prêtre catholique. Ainsi, pour certains, le pasteur, c'est tout simplement « le curé des protestants ». La figure du pasteur est certainement mieux connue et reconnue en Suède ou en Allemagne qu'en France. Mais comme il échappe de moins en moins à beaucoup que le pasteur est en général marié et qu'il a des enfants, comme il est connu de plus en plus que, chez les protestants, les femmes peuvent être pasteurs, le handicap minoritaire est compensé par la vision qu'ont certains du protestantisme comme une confession chrétienne qui serait plus moderne. De fait, dans le traitement médiatique du fait protestant, l'on choisit souvent l'image d'une femme pasteur pour illustrer le propos et valoriser la modernité protestante. La reconnaissance l'on a de la religion ou confession qu'il représente influe donc sur la perception sociale du professionnel du religieux. Si, en France, la figure du pasteur est moins présente dans les médias, le cinéma, les arts et la littérature - avec de notables exceptions cependant - elle l'est aussi moins dans la satire et la dérision, domaines où, au contraire, le catholicisme et son personnel ecclésiastique (du pape au curé de base) sont très souvent pointés.

Même si la reconnaissance sociale du pasteur et de son rôle de la part de la société globale est seconde par rapport à la reconnaissance de son statut et de son rôle par une Eglise (cette dernière est constitutive et essentielle), reste qu'elle n'est pas pour autant négligeable. Les enfants du ou de la pasteur (e) peuvent d'ailleurs éventuellement pâtir d'une reconnaissance négative, voire moqueuse, de la profession de son ou ses parents. Des pasteurs qui s'investissent beaucoup dans la vie associative civile ou dans divers cercles non

ecclésiaux peuvent d'ailleurs avoir plus de reconnaissance sociétale que de reconnaissance ecclésiale. D'autres, au contraire, ne sont guère connus et reconnus au-delà de la sphère ecclésiale (par choix personnel ou parce que leur environnement séculier ne s'y prête guère). Il serait aussi intéressant d'étudier l'articulation de ces deux sphères de reconnaissance, la sociétale pouvant conforter l'ecclésial ou, au contraire, la diminuer.

Avoir un minimum d'estime de soi professionnelle est en tout cas nécessaire dans le pastorat comme dans les autres professions. C'est pour cela que ces différentes dimensions de reconnaissance ecclésiale et sociétale sont importantes. Mais cette estime de soi professionnelle passe aussi par la reconnaissance de savoirs et de compétences que l'on juge utiles et bénéfiques. Ainsi que par des conditions de travail décentes et une rémunération adaptée.

#### *5) Un rôle diversement légitimé et diversement mis en oeuvre dans les Eglises chrétiennes*

La question des ministères est, comme l'on sait, un enjeu central dans les débats œcuméniques, particulièrement dans les dialogues avec l'Eglise catholique. Elle met en jeu la compréhension de l'Eglise, la façon de s'inscrire dans le témoignage apostolique, la façon même de concevoir le rôle de l'Eglise et des chrétiens dans la société. Or, comme l'ont montré les travaux de Céline Béraud<sup>10</sup> sur la sociologie des prêtres catholiques, il y a des évolutions sensibles chez les prêtres dans la façon dont ils assument et vivent leur ministère, des évolutions dans le sens d'une professionnalisation de la condition cléricale et dans le sens d'une reformulation de l'idéal vocationnel en termes d'accomplissement de soi. Les prêtres catholiques reconnaissent de plus en plus que leur vocation sacerdotale est un métier, ils rejoignent les pasteurs protestants dans leur aspiration à voir respecter leur vie privée. Au-delà des incontournables différences théologiques de compréhension et de statut de la fonction de clerc dans l'Eglise catholique et dans les Eglises protestantes, il y a néanmoins, à travers certaines évolutions sociologiques, quelque chose comme une figure transconfessionnelle de clerc qui se dégage. Le développement du ministère de diacre dans l'Eglise catholique : 2 600 diacres permanents qui sont définis comme « serviteurs » remplissant un triple service de la Parole, de la

---

10 Céline Béraud, *Le métier de prêtre*, Préface de Jean-Paul Willaime, Paris, Editions de l'Atelier, 2006 et *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Préface de Danièle Hervieu-Léger, Paris, Puf, 2007.

liturgie et de la charité est aussi intéressante dans cette perspective : ces ministres mariés ne se rapprochent-ils pas, par quelques aspects, de la condition des pasteurs ? Cela n'empêche pas des tendances à la reconfectionnalisation du clerc tant dans l'Eglise catholique que dans les Eglises protestantes, la figure du clerc étant encore une fois un marqueur essentiel des identités confessionnelles.

Aux reconnaissances ecclésiales et sociétales déjà évoquées, il faut ajouter les reconnaissances ecclésiastiques, c'est-à-dire entre les différentes Eglises. On sait, depuis la Concorde de Leuenberg (1973), qu'il y a reconnaissance mutuelle des ministres luthériens et réformés, et ce bien avant, quarante ans, que ne se constitue l'EPUDF (2013). Aujourd'hui, malgré d'incontestables limites, il y a aussi des formes de reconnaissance de ministère dans les relations de l'Eglise catholique avec les Eglises luthéro-réformées (notamment mais pas seulement à travers les échanges de chaire qui s'effectuent à l'occasion de la semaine de l'unité de janvier). Le protestantisme français est aujourd'hui caractérisé par une incontestable croissance d'Eglises évangéliques et pentecôtistes et corrélativement par la croissance du nombre de pasteurs évangéliques et pentecôtistes, un nombre estimé à 1750 par Christophe Paya. A l'heure actuelle, il y a donc deux fois plus de pasteurs évangéliques que de pasteurs luthéro-réformés (qui sont aux alentours de 800<sup>11</sup>). C'est une évolution sensible et significative qui, dans la société globale, a déjà sans doute contribué à changer l'image du pasteur dans l'opinion publique. Les pasteurs de toutes les Eglises protestantes ou presque toutes se rencontrent dans les sessions de l'APF et on ne peut que se réjouir que plusieurs exposés de ce colloque concernent le pastorat évangélique. Alors que les pasteurs de certaines Eglises évangéliques, comme les baptistes, se rapprochent notamment en matière d'exigences de formation, du modèle luthéro-réformé du pasteur, certaines en sont par contre beaucoup moins proches.

Mais, au-delà de cette incontestable diversité protestante, il me semble qu'un point commun à toutes les figures du pasteur est la centralité de la prédication à partir de la Bible ; dans certains milieux évangéliques, on parle même plus volontiers de prédicateurs que de pasteurs (certains préfèrent aussi le terme de « serviteurs »). Dans toutes les dénominations protestantes, c'est la

---

11 Environ 800 pasteurs luthéro-réformés si, aux 723 pasteurs de l'EPUDF et de l'UEPAL, on ajoute les pasteurs de quelques autres Eglises, notamment l'*Union des Eglises Protestantes Réformées Evangéliques* côté réformé et l'*Eglise Evangélique Luthérienne (Synode de France)*, côté luthérien.

figure du prédicateur, celui qui prêche, qui semble faire le pasteur. Le pasteur protestant comme figure particulière de clerc professionnel du religieux s'atteste particulièrement dans cette fonction de prédicateur, certains étant plus prédicateur-docteur, d'autres plus prédicateur-prophète selon les idéaux-types de Weber que j'avais retravaillés, d'autres étant peut-être plus communicants et écoutants que prédicateur.

Si, à vue humaine, l'avenir du christianisme protestant dépend prioritairement des personnes, jeunes et moins jeunes, qui y trouveront le sens et l'espérance de leur vie, il dépend aussi de la qualité des professionnels engagés dans les Eglises et communautés de foi qui caractérisent le monde protestant. Le protestantisme a besoin de pasteurs hommes et femmes heureux et compétents, reconnu ecclésiastiquement et socialement. Ce sont des pasteurs heureux et compétents ayant plaisir à faire ce qu'ils font et à être ce qu'ils sont qui auront un pouvoir d'attraction. Aujourd'hui, si quelques pasteurs contribuent malheureusement à vider les Eglises dans lesquelles ils exercent leur ministère, il y en a heureusement quelques autres qui, au contraire, contribuent à les remplir. Cette performance plus ou moins bonne du pasteur ne date pas d'aujourd'hui et il y a toujours eu des pasteurs qui avaient plus de « succès » que d'autres, mais peut-être la dimension de performance est-elle accentuée dans un contexte où, loin de se reposer sur les protestants par tradition, il faut aller vers les autres et se mobiliser fortement pour élargir, ou tout simplement garder, un auditoire conséquent. A mon sens, dans une société où la pratique religieuse est devenue un non-conformisme très minoritaire, la dimension militante du métier pastoral s'est accentuée. Il faut d'autant plus « mouiller sa chemise », comme d'ailleurs les professeurs le doivent aussi de plus en plus face à des classes où leur autorité n'a rien d'évident.

Dans l'ensemble des Eglises chrétiennes, en particulier par rapport à l'Eglise catholique qui exige le célibat des prêtres, les Eglises protestantes ont l'avantage d'accueillir comme ministres des hommes et des femmes ayant une vie conjugale et très souvent une vie de famille. Dans l'évaluation de la condition pastorale, c'est toute la situation familiale du ou de la pasteur (e) qui doit être prise en compte même si le temps n'est plus où l'on attendait un engagement fort et bénévole de l'épouse (ou de l'époux). Même dans le cas des couples pastoraux qui vivent côte à côte l'expérience de deux ministères et sont sensés bien comprendre la situation de leur conjoint (e), cette dimension militante accentuée mentionnée ci-dessus peut susciter difficultés et tensions.

### 6) *D'autres aspects qui mériteraient étude*

Ce colloque a été extrêmement riche et stimulant et l'on ne peut pas tout aborder dans un colloque de deux jours. Attirer l'attention sur quelques points qui n'ont pas été abordés ne constituent donc en rien une critique. Ce colloque se distingue d'ailleurs par maints apports originaux qui apportent de nouvelles connaissances sur la condition pastorale hier et aujourd'hui.

Dans les communications présentées, on a certes eu des évocations de pasteurs libéraux, de pasteurs évangéliques et pentecôtistes mais on n'a rien eu sur les orientations théologico-religieuses des pasteurs. Dans mes enquêtes de 1978-1979 dont les principaux résultats ont été publiés dans l'ouvrage *Profession :pasteur*, j'avais scruté la conjoncture théologique dans laquelle évoluaient les pasteurs en leur demandant de se situer par rapport à quelques intitulés comme *barthien* (13 % de l'ensemble, mais 44 % chez les pasteurs réformés) *évangélique* (24 % de l'ensemble mais 87 % des pasteurs des Eglises évangéliques), *charismatique* (9 % de l'ensemble), *théologies critiques* (21 % de l'ensemble, 36 % des pasteurs réformés et 28 % pasteurs luthériens),.... Dans le sondage auprès des pasteurs effectué en 2010 par l'IFOP, 49 % des pasteurs ont déclaré être de sensibilité « *évangélique-charismatique* » (27 % « *évangélique* + 22 % *charismatique*) et 5 % « *barthien* ». Malgré le caractère limité de ces comparaisons - les intitulés n'étaient pas tous exactement les mêmes et les deux échantillons pas totalement semblables<sup>12</sup> -, on mesure une incontestable évolution de la conjoncture théologique et des choix préférentiels des pasteurs : une baisse drastique du *barthisme* qui a été la théologie de référence de plusieurs générations de pasteurs après la seconde guerre mondiale et une augmentation sensible de la sensibilité *évangélique-charismatique*. Mais au-delà de ces constats, j'é mets aujourd'hui l'hypothèse suivante : dans une conjoncture théologique un peu molle et très dispersée, dans une conjoncture qui ne se caractérise plus par quelques grands maîtres à penser théologiques et les clivages qu'ils engendraient, cette question sur la sensibilité théologico-religieuse des pasteurs ne serait-elle pas devenue inopérante, inactuelle, non-pertinente ? Oser cette hypothèse c'est aussi présupposer que le pasteur d'aujourd'hui n'est peut-être plus tellement un théologien mais un « *prédicateur-communicant* », non plus un « *prédicateur-docteur* », mais un

---

<sup>12</sup> 602 pasteurs exerçant à plein temps dans des Eglises appartenant ou pas à la Fédération protestante de France (FPF) dans les enquêtes de 1978-1979 ; 702 pasteurs exerçant dans des Eglises de la FPF dans le sondage IFOP de 2010.



« prédicateur-écoutant », un « prédicateur-animateur ». Je risque la question...Il y a de fait une certaine *évangélisation* du pastorat qui s'est effectuée parallèlement à l'*évangélisation* du christianisme (cf. ci-dessous).

Ce colloque ne s'est guère intéressé aux origines et au recrutement des pasteurs. Or, il y a des évolutions sensibles dans ce domaine. Concernant les origines sociales, il faudrait vérifier ce qu'il en est aujourd'hui notamment en ce qui concerne l'endogamie pastorale, le fait d'avoir des enfants et des petits-enfants de pasteurs qui choisissent à leur tour de devenir pasteurs. Si 20 % des pasteurs étaient fils de pasteurs en 1978-1979, je ferais l'hypothèse qu'aujourd'hui ce taux est sans doute moins élevé. Dans mes enquêtes de 1978-1979, j'avais aussi constaté des différences sensibles d'origine sociale entre les pasteurs exerçant en Région parisienne, dans le reste de la France de « l'intérieur » et en Alsace-Moselle : venaient respectivement des classes sociales supérieures, 30 % des pasteurs de la Région parisienne, 21 % des pasteurs du reste de la France de « l'intérieur » et 11 % des pasteurs d'Alsace-Moselle. Qu'en est-il aujourd'hui ? Au-delà de ces différenciations géographiques des origines sociales, le corps pastoral français, avec notamment la part plus importante prise par le pastorat évangélique, est sans doute d'origine sociale plus modeste aujourd'hui qu'il ne l'était auparavant.

Quant à ce qui concerne les origines géographiques, un phénomène important aujourd'hui est la *multiculturalisation du pastorat*. Avec les pasteurs des Eglises d'expressions antillaises, africaines, asiatiques,...qui se sont développées en Région parisienne et dans les grandes villes, avec aussi la part non négligeable de pasteurs venant d'autres pays d'Europe et d'autres continents au sein du pastorat des Eglises réformées et luthériennes, il y a une importante diversification des origines ethniques et nationales des pasteurs. Par exemple, dans l'EPUDF en 2015, sur 460 ministres et proposants, 104 étaient d'origine étrangère, soit 22,6 %, ce qui est considérable. Certes, le protestantisme français a connu de longue date un apport de pasteurs venant d'autres pays d'Europe, notamment de la Suisse et de la Grande-Bretagne. Cette tradition perdure aujourd'hui : sur les 104 pasteurs d'origine étrangère de l'EPUDF, plus de la moitié, 60 exactement, venaient d'un pays d'Europe (31 d'Allemagne, 9 des Pays-Bas, 6 de Grande-Bretagne, 4 de Suisse, 4 d'Italie, 3 de Hongrie, 1 de Belgique, 1 de Tchéquie et 1 de Norvège). Mais parmi les pasteurs de l'EPUDF, ce qui est plus nouveau, c'est l'apport, sur les 104 pasteurs d'origine étrangère, de 24 pasteurs venant d'Afrique et 9 venant de Madagascar. Cette évolution interne à l'EPUDF participe donc à cette *multiculturalisation* du pastorat

que l'on observe de façon encore plus prononcée dans plusieurs Eglises évangéliques dont la population de fidèles est d'ailleurs très multiethnique. Les conséquences de cette *multiculturalisation* restent à étudier.

A cette diversification accentuée des origines géographiques, il faudrait aussi être attentif à une diversification des milieux socio-religieux d'origine des pasteurs les plus jeunes et des futurs pasteurs qui sont encore en formation. Dans mes enquêtes de 1978-1979, j'avais noté le rôle important joué par les mouvements de jeunesse, notamment le scoutisme unioniste, dans l'éclosion de vocations pastorales. Quelques observations et témoignages me font dire, mais cela demanderait une étude approfondie, que si les terreaux protestants que sont les paroisses, les oeuvres et les mouvements continuent aujourd'hui à être des terreaux de vocation pastorale, le nombre de ceux qui ne viennent pas du sérail, mais de milieux agnostiques, catholiques ou autres a augmenté. Il s'agit de trajectoires individuelles, y compris de la part de personnes ayant déjà exercé une activité professionnelle, qui choisissent d'entrer en protestantisme par le biais de la formation en théologie. Ces personnes non issues du sérail protestant traditionnel contribuent aussi, pour leur part, à renouveler le corps pastoral. Le pastorat en France contemporaine est donc riche de différents apports extérieurs qui apportent leur fraîcheur et contribuent à briser les entre-soi.

### 7) *Pour conclure*

Comme je l'ai souligné dans de précédentes études, le pastorat a perdu en prestige social et en autorité. Alors qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, les pasteurs faisaient partie des élites cultivées ils sont plutôt à classer aujourd'hui parmi les classes moyennes, ce qu'on appelle la petite bourgeoisie intellectuelle. Plus central est cependant la perte d'autorité intellectuelle et morale du pasteur. Bien d'autres autorités intellectuelles se sont imposées et les savoirs sur la Bible et les religions qui se diffusent et circulent aujourd'hui peuvent le concurrencer sur son propre terrain. Comme en matière de « cure d'âme » et d'accompagnements, toutes sortes de professions d'aide sociales et de soin, de *coaching* se sont imposées<sup>13</sup>.

Mais avec ce que j'appelle l'ultramodernité, on est arrivé au bout de ce cycle de sécularisation. Les domaines séculiers dont on a cru qu'ils pouvaient prendre

---

<sup>13</sup> *Les nouveaux clercs. Prêtres, pasteurs et spécialistes des relations humaines et de la santé*. Postface de Pierre Bourdieu, Genève, Labor et Fies, 1985.

la place de la religion, ce que j'appelle la sécularisation-transfert (celle qui a fait des transferts d'absolu de la religion à la politique, de la religion à la science, de la religion au développement économique...etc) sont aujourd'hui eux-mêmes sécularisés, démythologisés. Nous sommes désormais dans une sécularisation radicale, une sécularisation qui a tout désenchanté, y compris les propres enchantements qu'elle avait engendrés. Le « progrès » est questionné et nous sommes passés des certitudes modernistes aux incertitudes ultramodernes. Dans cette conjoncture de modernité désenchantée, dans cette conjoncture où le possible peut de moins en moins être identifié au souhaitable, dans cette conjoncture où l'on doit redécouvrir le sens des limites (cf. les interrogations en bioéthique, sur le réchauffement climatique, l'énergie nucléaire, le consumérisme...), la question du sens et de ce qu'est « une vie bonne » redeviennent centrale, ainsi que celle de l'espérance dans un monde qui en manque.

Dans une telle conjoncture, on ne peut plus souscrire au jeu à somme nulle selon lequel plus de modernité signifierait moins de religion. La radicalisation ultramoderne de la modernité signifie au contraire pas moins de religieux mais du religieux autrement. Un religieux qui ne s'impose plus mais se cherche dans des sociétés riches de toutes sortes d'orientations possibles tant au plan individuel qu'au plan collectif. C'est aussi un contexte qui voit se recomposer, se reconfigurer les métiers vocationnels du religieux. Dans cette situation, il ne s'agit plus d'invisibiliser le clerc en l'enfouissant dans le séculier, il s'agit au contraire de signifier sa différence et sa vocation propre dans un univers pluriel. Si j'ai parlé d'*évangélicisation* du christianisme, il s'agit d'une *évangélicisation sociologique* du christianisme, non pas l'adhésion de tous aux expressions évangéliques du christianisme, mais le simple fait que, socio-culturellement parlant, on est passé d'un christianisme par héritage à un christianisme par choix. Le christianisme dans ses différentes expressions confessionnelles est devenu une sous-culture minoritaire dans une société plus attestataire de la non-religion que de la religion. Dans un tel contexte, affirmer des convictions religieuses et rejoindre telle ou telle communauté de foi, relève d'un choix assumé et d'un non-conformisme. Toutes les communautés religieuses deviennent dès lors, dans des styles qui peuvent être très différents, des communautés confessantes, de même que leurs fidèles et leurs ministres.

Pour le pastorat, on a compris que, dans le protestantisme, il n'avait pas de pouvoir de salut, que c'était un laïc formé et reconnu pour exercer quelques fonctions, en particulier la prédication et l'accompagnement d'une

communauté de foi, on a compris que sociologiquement, il n'avait plus guère d'autorité, on a aussi de plus en plus reconnu le caractère de métier vocationnel de cette condition et le fait qu'il avait quelques compétences bibliques et théologiques. Dans ce contexte hypersécularisé, on attend moins la sécularisation du rôle de clerc : elle est faite, on attend au contraire qu'il affiche plus son engagement personnel en matière de foi et de vie chrétienne, sa vocation de témoin privilégié d'un sens et d'une espérance, autrement dit qu'il affiche plus sa consécration comme homme ou femme de Dieu. Autrement dit, il y a aussi quelque chose comme une *évangélicisation* du pastorat, non seulement avec l'augmentation quantitative du nombre de pasteurs évangéliques, mais aussi avec l'*évangélicisation* de la façon même d'assumer la condition pastorale, la redécouverte, oserais-je dire, de la dimension convictionnelle et militante de ce métier, dimension que l'on peut assumer dans un style libéral, chrétien social,... et donc pas forcément dans un style proprement évangélique. En parlant d'« Eglise de témoins », l'EPUDF manifeste à sa façon cette tendance, de même que tous ceux qui s'engagent dans l'action sociale solidaire ou dans l'action militante au nom de l'Évangile. Il ne s'agit pas de revenir en arrière et, à notre époque, les gens continueront à récuser l'illuminé qui prétendrait imposer sa vision et ses normes, il ne s'agit pas de réveiller une vieille figure de clerc, mais, en tant que professionnel, de prendre la mesure du nouveau défi que constitue la sécularisation radicale de l'ultramodernité : c'est justement parce que nous sommes désormais dans des sociétés post-séculières (Jürgen Habermas) que les réservoirs de sens et d'interpellations éthiques que sont les religions retrouvent leur pleine pertinence. Dans une société française qui compte 29 % d'athées convaincus (deuxième rang en Europe après les 30 % de la République Tchèque) et des franges radicales de laïques qui ne veulent pas se contenter de la laïcisation de l'État mais voudraient l'étendre à la société, la condition de professionnel du religieux peut être difficile. En même temps le clerc protestant, précisément parce qu'il n'en est pas un théologiquement, a quelques atouts à faire valoir. C'est un laïc parmi d'autres qui a quelques compétences en matière de Bible et de christianisme, donc des compétences pour placer la vie humaine dans un univers de sens et d'espérance, un laïc parmi d'autres mais qui, de par son engagement dans un métier vocationnel, constitue qu'on le veuille ou non, comme homme ou femme de Dieu, un témoin privilégié du sens. Et ce, dans un contexte qui pousse à l'affirmation tranquille et décomplexée des options spirituelles de sens qui traversent et dépassent tous les cloisonnements

spécialisés des uns et des autres. Un rôle qui s'inscrit dans la continuité du modèle de clerc issu des réformes du XVIème siècle tout en se réinventant dans la diversité structurelle du monde protestant.